

Sommaire du No 1157, du 30 Juin 1906

Paris, par l'honorable G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Le nouveau ministre et l'évolution canadienne, par l'honorable G. A. Nantel — Choses d'Europe — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelle : Pringles V. C. — Comment on construit un rancho — Le parler canadien, par Lionel Montal — Nouvelle : Le vieux moulin, par Paul Lacour — A travers la mode — Les bijoux modernes — Pour nos jeunes amis — Nouvelle ; Boîte à musique, par E. Laumann — Feuilletons : Sans famille ; La guerre noire — Musique : Biographie de Hœndel — Gavotte des vers luisants, par Paul Lincke — Cialo ! valse italienne, tr. E. Rosati — Deux pages humoristiques — Les grands musiciens (suite) — Recettes pour les ménagères — Quelques conseils de beauté, etc., etc.

PARIS

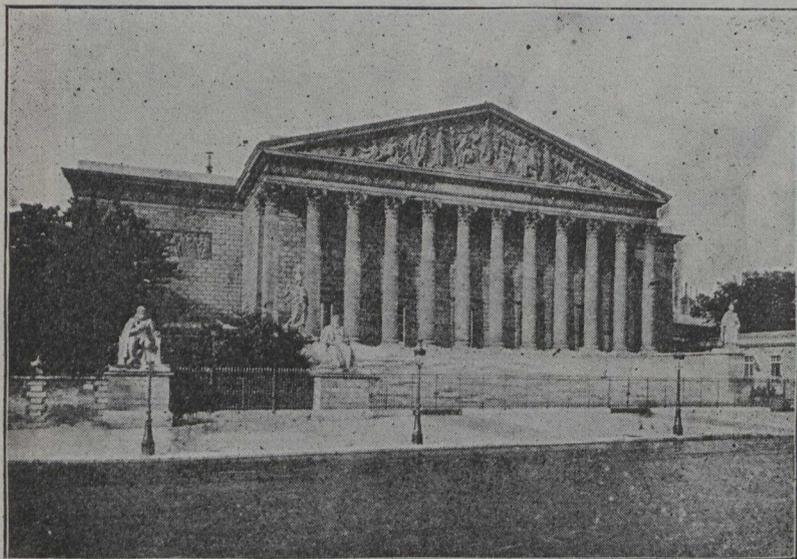
IV

(SUITE)

UNE RUE DU VIEUX PARIS — TROTTOIRS — INVENTION MODERNE — NAPOLEON III ET HAUSSMAN, LE TRANSFORMATEUR DE PARIS — COMMENT ON TROUVA LES MILLIONS NÉCESSAIRES — ORGANISATION DES GRANDS SERVICES

Oh ! mais attendez un peu pour voir comme Paris éveillé remue et marche autrement que Londres !

Aujourd'hui Londres envie à Paris ses avenues, ses égoûts, ses bois, ses promenades, sa propreté, son hygiène, ses beautés d'ensemble, ses perfectionnements de détails, nés d'un plan de génie, de l'unité



Chambre des députés

de conception et de l'esprit de suite dans l'exécution.

Paris a marché, de 1782 à 1854, sous le souffle de Napoléon Ier et sous l'oeil paternel et éclairé de Louis Philippe, mais Paris n'a vraiment franchi les grands espaces du progrès et atteint au plus haut sommet de ses splendeurs actuelles, que depuis Haussman le grand Préfet, l'instrument souple et tenace à la fois, que Napoléon III avait attaché à sa personne dès le commencement du second empire.

Les idées d'améliorations des grands services de l'eau, de voirie et des égouts, germèrent, dit-on, dans la tête du second empereur napoléonien, au cours de ses longues pérégrinations à travers l'Europe, et Londres lui inspira ces vastes transformations qui ont fait de Marseille, de Lyon et surtout de Paris ces belles et saines villes qu'on ne cesse d'admirer sous tant de rapports.

* * *

Georges-Eugène Haussman (1809-1891), créé baron par son empereur, qui lui eût été duc ou prince, s'il l'eût voulu, puisa à pleines mains dans les faveurs impériales de 1853 à 1869, où sa chute devança celle de son protecteur, désarmé par le nombre et la violence des ennemis du Grand-Préfet.

Ce fut Alphand, son successeur à l'Hôtel de ville où Haussman l'avait appelé, qui vengea la mémoire du baron et rappela dans une circonstance solennelle aux Athéniens de Paris, oublieux et ingrats, ce qu'ils doivent de reconnaissance, de richesse, de santé publique, à ce grand et désintéressé travailleur.

Alphand, dont le nom vient d'être donné à une toute petite avenue, et dont le monument s'élève sur l'Avenue du Bois, a dit devant l'Institut, le 26 décembre 1891, ce qu'il faut penser de l'oeuvre de Haussman :

"Le baron Haussman a appartenu à l'Académie des Beaux Arts. Elle l'avait choisi parce qu'il a transformé Paris et qu'il en a supprimé les ruelles sombres, étroites et malsaines, qui le déshonoraient, pour créer, par des voies magnifiques, la plus belle et la plus artistique des capitales."

"C'est dans les termes suivants qu'il faisait remonter jusqu'au souverain ce beau titre de gloire de "transformation de Paris" :

"Ce rêveur, Napoléon III, ne fut pas seulement l'auteur des plans que j'ai réalisés, il resta l'appui fidèle de l'agent d'exécution que son choix était allé chercher, parmi tous les préfets de France, pour en faire l'interprète de sa pensée, je n'ose dire son "second à Paris."

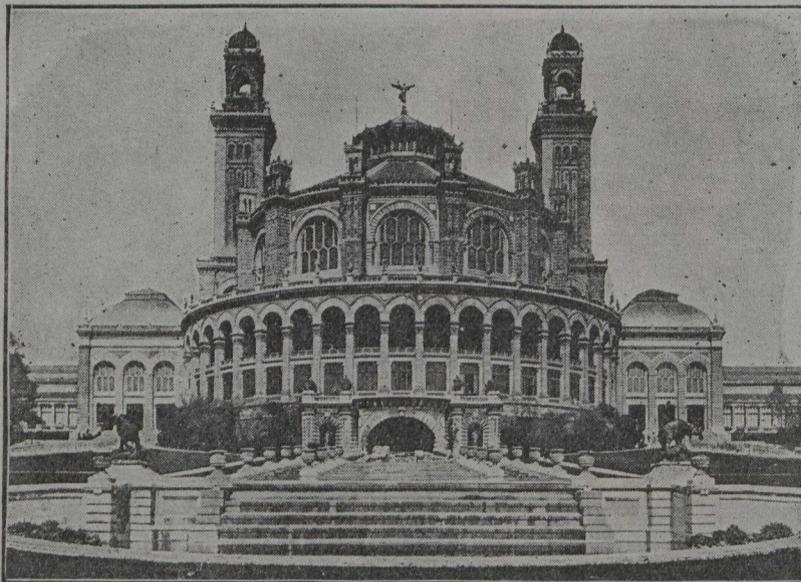
"L'idée originelle de la transformation de Paris appartient donc à Napoléon III. Une de ses premières préoccupations fut de donner à Paris tout ce qu'il avait vu de bon et de beau, pendant ses séjours dans les villes étrangères, et particulièrement à Londres." etc., etc.

Aussitôt installé à l'Hôtel de ville, Haussman ne fut pas lent à comprendre que pour donner suite aux projets de l'Empereur, il lui faudrait des milliards, quand Paris n'avait encore qu'un budget annuel de 50,000,000 de francs. Grosse question pour tous les administrateurs qu'un élan instinctif pousse dans le mouvement accéléré du progrès, question insoluble pour les volontés veules qui veulent sans vouloir et sont bien de piétiner sur place, ou de stopper après les premiers pas vers l'avant.

Haussman n'était pas de ces hommes, et s'il se sentait appuyé par le maître, le maître de Paris alors, — car Paris capitale a toujours été plus ou moins la chose des souverains, — s'il avait carte blanche, c'était à condition de ne pas recourir à de nouveaux impôts, car l'Empereur ne voulait pas que ses vastes projets le rendissent impopulaire aux Parisiens.

"Le nouveau préfet, dit Alphand, eut cette idée, qui semble bien simple, aujourd'hui que l'expérience en a démontré la justesse, mais qui était

à ce moment toute nouvelle et très audacieuse : "que la prospérité résultant des grands travaux projetés devait faire naître par elle-même des ressources suffisantes pour assurer l'amortissement des dépenses engagées pour ces travaux." Cette idée ayant été agréée par le souverain, M. Haussman accepta de son côté la grande mission qui lui



Le Trocadéro

était proposée." Il eut à lutter contre toutes sortes de préjugés et de résistances, et on nous croira à peine quand nous dirons que l'opinion semblait, en partie du moins, préférer l'eau de la Seine à l'eau de source. Par ce simple trait on peut juger des luttes de Haussman et de ses triomphes.

(A suivre)

G. Nantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Je lisais, l'autre jour, le discours de Lord Grey, au dîner de la Société des Pèlerins de New-York, et comme quoi, pour entretenir la réciproque amitié par un présent, non minime celui-là, le chef de l'Exécutif canadien remit ou fit remettre, en manière de restitution gracieuse, le portrait du premier annexionniste américain qui vint avec Carroll embaucher les Canadiens dans le mouvement de révolution séparatiste des Treize Etats contre leur mère-patrie.

Franklin, car c'est de lui qu'il s'agit, fit en cette occasion peu de prosélytes parmi nos ancêtres. Ceux-ci ne purent accepter pour berger, en 1774, un des loups rageurs et vilains qui avaient dénoncé les termes de l'acte de cession de 1763 comme trop favorables aux catholiques et voulaient maintenant, tournant casaque, leur promettre toutes libertés sous les étoiles mal dessinées de la nouvelle république.

Franklin habita, chez nous, notre fameux château Ramezay, l'unique musée de mon pays de Montréal, où l'on conserve pas mal de vieilles pierres usées à la cuisine indienne, et d'authentiques assommoirs qui prouvent que les premiers occupants de la Nouvelle-France étaient plus mal armés pour s'entretenir que les nouveaux possesseurs de leurs pêches et de leurs chasses séculaires.



Statue de Franklin récemment inaugurée à Paris.

Plus tard, la République des Treize Etats étant, grâce au concours français, assise sur des fondements pas encore très solides, le père Franklin s'en fut représenter en France les nouveaux émancipés américains. Il y vécut toujours en original et singulièrement épris de dédain pour les Français, sans lesquels pourtant, il serait resté à Philadelphie à publier sans bruit son almanach et à fabriquer, sans grands profits, son paratonnerre dont les bons gens se moquaient comme du feu dérobé par Prométhée à Jupiter.

Mais en feuilletant divers bouquins et journaux à simple fin de me familiariser avec cette figure toute personnelle qu'on place assez volontiers à côté de Washington, je constatai davantage la grandeur simple de ce fondateur d'Etat et la bonhomie de la fontainienne de ce vieux diseur de fables économiques, dont l'exposé, en quelques lignes, fit l'un des plus célèbres personnages des premiers cycles américains.

L'éditeur d'almanach fut aussi fameux que l'inventeur du paratonnerre, que l'auteur de la constitution philadelphienne, que le premier ambassadeur de l'Amérique — excusez du peu — au doux pays de France.

Il me plaît de rappeler à mes concitoyens cet habitant alors anglais, comme nous, de l'antique Montréal. Il n'en faut pas rougir, n'est-ce pas ? quoique comme anglais il tourna mal et déshérita son fils, plus ou moins unique, mais bien légitime, parce qu'il persistait à se tenir du bord de messieurs les Anglais.

Franklin publia "La science du Bonhomme Richard, ou moyen facile de payer les impôts". J'invoquerais mes concitoyens à lire ce bouquin et à s'inspirer de cette science. Ils y trouveraient du soulagement à leurs maux de contribuables et des enseignements pratiques à l'usage de leurs échevins.

Le moyen facile de payer les impôts, à condition qu'on en ait pour son argent, au pays de Montréal ! cela m'a fait rêver et, je le crains, je rêve encore.

JEAN LE FRANC.

du pays de Montréal.